

## Arles et ses antiquités

S'il est vrai que le patrimoine se mérite, les Arlésiens n'ont certainement pas usurpé le leur ! A travers les vicissitudes de son histoire, ce peuple fier n'a jamais totalement oublié la grandeur de son passé antique et, lors des pires abandons, l'héritage a toujours suscité d'admirables dévouements pour veiller à sa sauvegarde.

C'est par le goût de la collection que s'est d'abord manifesté l'intérêt pour les Antiquités. Dès 1514, les Consuls, soucieux de conserver les témoignages majeurs issus du sol arlésien, avaient acheté une statue de Jupiter découverte près du Rhône, à Trinquetaille, pour l'exposer dans l'Hôtel de Ville où allaient bientôt rejoindre le torse de Mithra, inventé en 1598 près du cirque et acheté en 1723, l'autel de la Bonne Déesse, provenant de La Major, le groupe de Médée et le moulage original de la Vénus d'Arles exécuté par Jean Péru, avant le départ du marbre pour Versailles et sa restauration par Giraudon.

Mais très rapidement les Archevêques dans leur Palais, les Frères Prêcheurs dans l'ancienne Juiverie et les Religieuses de la Miséricorde dans la cour de leur couvent installé sur les ruines du Théâtre antique rivaliseront de zèle avec les Consuls pour recueillir les précieux vestiges découverts fortuitement. Les particuliers ne tardèrent pas à partager cette sollicitude. L'orfèvre Antoine Agard avait constitué un remarquable cabinet d'Antiques dont il publia en 1611 le catalogue ; Amat de Graveson, Gerouïn, prieur de Fourques, Lincel, Molin, Laurent Bonnemant, Sauret et tant d'autres érudits récoltaient avec passion et étudiaient avec enthousiasme statuettes, inscription ou bas-reliefs épars.

Favorisés par l'exceptionnelle richesse de la célèbre nécropole, ce sont finalement les Minimes qui devaient rassembler dans leur monastère de Saint-Honorat des Alyscamps une collection d'une importance telle que les Consuls allaient en faire, par une convention du 7 décembre 1784, le premier Musée public d'Antiquités, ouvert à tous les visiteurs.

Laissées à l'abandon après la tourmente révolutionnaire, les collections furent sauvées une seconde fois par la ténacité de leur premier conservateur, Pierre Véran, qui lutta pendant vingt ans avec une foi inébranlable pour obtenir leur transfert dans l'ancienne église Sainte-Anne, affectée par décret impérial à cet effet.

Le goût des ruines si puissant dans la mentalité romane, qui s'est manifesté à Arles dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, ne devait plus se contenter de la collecte des simples objets mais aspirait à une résurrection totale des monuments glorieux. C'est à partir de 1825, sous le règne de Charles X, qu'allait être entrepris le dégagement de l'amphithéâtre. En installant le nouveau maire d'Arles, baron de Chartrouse, le préfet des Bouches-du-Rhône, Villeneuve-Bargemon, lui déclarait, le 12 décembre 1824 : « Le rôle du Maire est de s'attacher à restaurer les monuments romains qui existent encore et à les rendre dignes de l'amateur d'art qui viendra les visiter et seconder les projets formés pour rechercher tous les morceaux précieux que recèle cette terre classique de l'archéologie de l'Empire romain et du Moyen Age. » Après cinq années d'efforts, le prestigieux édifice, libéré de ses deux cent douze maisons parasites, retrouvait sa destination primitive en accueillant, pour son inauguration en juillet 1830, une course de taureaux célébrée, dit-on, devant vingt mille spectateurs !

C'est avec la même ardeur que fut lancée, en 1833, une semblable opération pour exhumer les ruines du théâtre ensevelis sous des immeubles modernes. L'intervention municipale, qui ne devait s'achever qu'en 1908, allait permettre la réutilisation du monument pour les spectacles et remettre au jour les plus beaux fragments de sculpture de la cité, tout spécialement la statue monumentale d'Auguste et l'autel d'Apollon. Au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'effort municipal se porta sur la restauration des Thermes de Constantin puis sur l'exhumation du superbe élément d'une basilique du Forum, fouillée à l'initiative de Frédéric Mistral dans la cour de l'ancien hôtel de Laval-Castellane où allait s'installer en 1906 le Museon Arlaten.

Cet effort opiniâtre, poursuivi pendant un siècle, avait rendu à la Ville quatre de ses plus grands monuments publics, mais n'avait en fait apporté que peu de renseignements sur son histoire et son organisation urbaine.

Or, dans le même temps, d'importants chantiers de travaux publics, bouleversant profondément de vastes surfaces de sol, provoquaient de nombreuses découvertes fortuites dans les zones résidentielles ou dans les nécropoles de la cité antique, apportant une moisson de documents sur la vie quotidienne. Mal assumés scientifiquement, faute de compétence et de moyens, malgré infiniment de dévouement de la part des conservateurs de musée, mieux formés à la pratique de la peinture qu'à celle de l'archéologie, ces travaux permirent l'enrichissement des collections municipales par le sauvetage de beaux objets, tel le sarcophage de Phèdre et HIPPOLYTE, mais entraînèrent de dramatiques destructions. Les Alyscamps en avaient fait la douloureuse expérience entre 1845 et 1856, au moment de la création des ateliers du P.L.M. Ce fut encore le cas en 1866, lors du creusement d'une caisse d'emprunt de terre destinée à l'établissement du remblai de la voie de Lunel, puis à partir de 1874, pendant le chantier de construction de la gare maritime, en bordure du Rhône, et en 1891, lors de l'implantation de la gare de Camargue. Ni la vigilance ni l'autorité de Jules Formigé n'empêchèrent le renouvellement de ces tristes expériences lors du creusement de la « nouvelle écluse » du canal d'Arles à Port-de-Bouc en 1909.

Cependant, devant ces désastres, se dessinait une nouvelle attitude. Il apparaissait clairement qu'une recherche archéologique véritable devait se fonder sur des fouilles systématiques conduites avec méthode, en dehors de l'urgence des travaux d'édilité. En 1899, un artiste doublé d'un chercheur, Gaston de Luppé, entreprenait à ses frais des sondages à Trinquetaille et faisait don au Musée de ses découvertes. Son exemple était suivi par Joseph Granet qui mettait au jour, en 1914, la mosaïque du Génie de l'année et des saisons, au nord du chemin de la Verrerie.

La grande guerre allait interrompre brutalement tous ces travaux, mais ils avaient donné une impulsion décisive à la recherche dont les résultats les plus nouveaux étaient offerts au public en deux remarquables synthèses. En 1921 paraissait *l'Arles Antique* de Constans, première étude universitaire sur la ville romaine, tandis que Jules Formigé exposait à Paris, au Salon de 1922, sa magistrale suite de dessins proposant des hypothèses de reconstitution pour les principaux monuments.

Le flambeau allait être repris de main de maître ! En 1933, Fernand Benoît, revenant à Arles après quatre ans passés au Maroc, reprenait son poste d'archiviste-bibliothécaire de la ville et commençait, avec l'aide de l'Académie des Inscriptions, une longue série de fouilles. Chartiste et « Romain », Benoît n'était pas seulement un immense érudit mais aussi un homme de terrain, n'ignorant rien des techniques de fouilles, de restitution et d'interprétation des découvertes. Celui qui devait devenir l'un des plus éminents chercheurs de sa génération s'attaquait, avec son incomparable connaissance des textes, à une longue tâche qui allait faire de lui le guide incontesté de l'archéologie arlésienne moderne. Pour la première fois étaient posés les problèmes majeurs des phases de création de la cité, l'organisation de l'espace urbain et l'évolution de son développement. Pour la première fois, aussi, les multiples aspects de la vie quotidienne renaissaient de la fouille dans un contexte chronologique.

Cependant, la campagne arlésienne, la meunerie de Barbegal, la Camargue et surtout Trinquetaille restaient les lieux privilégiés d'une recherche archéologique qui n'avait pas encore été confrontée à la difficulté de la fouille en coeur de ville. Pourtant, un nouveau centre d'intérêt plein d'avenir commençait à attirer l'attention. Le dégagement des galeries des Cryptoportiques, conduit entre 1941 et 1944 par Jacques Van Migom, afin d'utiliser les sous-sols du monument comme abri antiaérien, révélait l'ampleur des aménagements du Forum et la complexité de sa structure.

Très vite, l'après-guerre devait mettre en évidence l'importance fondamentale de ce nouvel aspect de la recherche. Les travaux de la Reconstruction, place de la Major, puis l'implantation de la Chambre de Commerce, place de la République, permettaient de découvrir en 1958, pour la première fois, des couches préromaines en place. L'urbanisation rapide des abords de la cité et les grands travaux d'aménagement du centre ville allaient multiplier les interventions dans des conditions parfois difficiles.

Grâce à la générosité et à l'intelligence du patrimoine des municipalités d'Arles mais aussi grâce à l'aide scientifique et technique constante de la Direction Régionale des Antiquités comme du C.N.R.S., ces chantiers sensibles devaient être exécutés avec tout le soin nécessaire, sans sacrifier en rien cette lecture indispensable des archives du sol. Bien plus, à chaque fois des solutions souvent exemplaires ont été trouvées pour assurer la sauvegarde des sites majeurs. Ce fut le cas pour le Jardin d'Hiver ou pour l'Esplanade, mais également pour l'exceptionnelle réussite de l'intégration des mosaïques d'une villa romaine dans l'immeuble moderne du Crédit Agricole, qui ne ménagea aucun sacrifice pour la qualité de ce résultat. C'est actuellement le parti architectural audacieux arrêté pour la conservation et la présentation de ce coeur de ville antique dans le projet de la médiathèque Van-Gogh.

Pour faire face à l'urgence de ces problèmes, la Ville d'Arles, consciente de ses devoirs, a créé dans le cadre de ses musées un laboratoire archéologique animé par une équipe de jeunes chercheurs dont la compétence n'a d'égale que l'ardeur et le dévouement. Ce sont les résultats d'une quinzaine d'années de son travail, avec la collaboration amicale de chercheurs du C.N.R.S. et de la Direction des Antiquités de Provence, comme de celle des fouilleurs bénévoles du Groupe Archéologique d'Arles, que présente cette exposition.

Elle atteste par sa richesse l'ampleur de cette recherche et la masse des connaissances nouvelles que les fouilles ont apportées aussi bien sur les étapes du développement urbain que sur l'organisation des espaces périphériques. Ce sont souvent de véritables bouleversements des hypothèses généralement admises.

Mais ces fouilles ont aussi révélé une quantité énorme de matériel archéologique qui vient compléter le fonds ancien et qui constitue un enrichissement exceptionnel du patrimoine, que cette manifestation met à la disposition du public pour la première fois.

Par son apport scientifique à la connaissance de l'histoire de la cité comme par la qualité des objets présentés, cette exposition montre une fois encore l'urgente nécessité de construire ce Musée de l'Arles Antique que nous appelons de tous nos vœux et dont elle est une modeste préfiguration.

Texte de Jean-Maurice Rouquette, en introduction au catalogue de l'exposition « **Du nouveau sur l'Arles antique** », Ville d'Arles, 1987.